

propre à ce groupe. Il se singularise par un mode de rédaction très personnel, puisque l'auteur fait sans cesse référence à son vécu propre en tant que chercheur, animatrice avec son mari d'un petit centre de santé, mais aussi mère de famille. "I came to Beng babies through my own" (4), reconnaît-elle d'entrée de jeu. Son souci de resituer sa recherche dans l'histoire de sa propre existence est d'autant plus apparent que le champ qu'elle observe interfère sans cesse avec sa vie familiale au point qu'elle s'interroge sur la manière dont les croyances et coutumes beng influencent ses propres pratiques de soin et d'éducation.

Dans une première partie, où la société beng est rapidement présentée, où sont passées en revue les questions de méthode et où une réflexion est menée sur ce que pourrait être cette "anthropologie de l'enfance" qui a si peu retenu l'attention des professionnels, est posée la question centrale du livre: "Do babies have culture?"

Cette interrogation imprimera son orientation à toute la seconde partie. A première vue, le texte est structuré de manière classique en fonction des principales étapes du développement psycho-moteur et des techniques correspondantes de "childtraining": alimentation (allaitement, sevrage, etc.), bains et soins de propreté, portage, couchage, stimulations sociales, apprentissage langagier, soins au moment de la section du cordon, de la dentition et en cas de maladie, etc. Mais l'observation est menée ici avec une finesse et une perspicacité qu'on ne trouve que rarement ailleurs, et à chaque étape l'auteur s'interroge sur l'arrière-plan culturel qui façonne et imprègne ces pratiques et l'idéologie qui leur donne sens. Car il faut répondre à des questions comme: pourquoi une mère donne-t-elle à son bébé deux bains par jour? pourquoi est-il dangereux pour celui-ci de se regarder dans une glace? pourquoi, avant de l'allaiter, faut-il lui faire boire quelques gorgées d'eau? pourquoi le protéger contre la rosée, la pleine et la nouvelle lune ou tel type d'oiseaux? quelle est la raison d'être de lavements réguliers? etc.

Comme en de nombreuses cultures africaines, le point fort de l'idéologie sous-jacente réside dans le fait que l'enfant est perçu très concrètement comme la réincarnation d'un défunt dont l'identité peut être décelée. Émergeant à peine du monde invisible, il flotte encore dans une sorte d'entre-deux, ce qui le rend fragile et vulnérable; non seulement il garde le souvenir de sa vie antérieure, mais il demeure en relation familière avec les êtres qui peuplent l'autre versant de la réalité, bons et mauvais, et les parents qu'il a eus là-bas ont encore une influence sur lui; il comprend tous les idiomes humains, et l'acquisition de ce que sera sa langue maternelle relèvera davantage de mécanismes d'oubli que d'apprentissage; le petit enfant (comme d'ailleurs déjà le fœtus) est censé avoir une conscience, une expérience, un savoir et une volonté propres, parfois même un statut éminent, en un mot "une culture", dont il est impératif de tenir compte au mieux.

Très attentive aux problèmes de santé, aux incidences de la pauvreté et à la situation globale au

plan socio-politique (en une région démunie affectée récemment par la guerre civile), l'auteur montre comment les croyances et les pratiques héritées de la tradition demeurent très vivantes dans un contexte qui leur est devenu largement étranger. Face à la maladie, ce n'est pas la même chose de raisonner en termes de salubrité et de lutte contre le dénuement, ou en termes de sorcellerie et de lutte contre les mauvais esprits. Et pourtant, les deux raisonnements sont amenés à coexister et à constamment interférer. L'aspect comparatif des choses n'est pas absent de ce travail: pour bien mettre en évidence la spécificité des données africaines, elles sont systématiquement mises en parallèle et en opposition avec celles d'Amérique ou d'Europe. L'abondante documentation photographique rend les choses très vivantes et proches. Quant à la bibliographie, elle déborde dans sa surabondance de très loin le cas beng: elle porte d'une manière très générale sur les recherches récentes concernant la venue au monde et la petite enfance; en liaison avec les notes qui accompagnent le texte, elle informe utilement le lecteur européen sur ce qui se publie à ce sujet en Amérique du Nord.

Le livre d'A. Gottlieb m'apparaît comme un modèle du genre: simple, clair, nuancé, approfondi, pétri d'humanité, se référant constamment et sur un mode très empathique à l'expérience de terrain, il sait marier dans leur complexité données intemporelles et circonstancielles. Pas seulement un bon livre, mais aussi un beau livre.

Pierre Erny

Grosfilley, Anne: L'Afrique des textiles. Aix-en-Provence: Editions Edisud, 2004. 175 pp. ISBN 2-7449-0445-7. Prix: € 35,00

Wieder ist ein neuer Band über afrikanische Textilien, "L'Afrique des textiles", herausgekommen, und es stellt sich die Frage, ob zu diesem Thema nicht schon alles gesagt wurde. Sowohl Überblickswerke als auch spezialisierte Arbeiten zu bestimmten Textilgruppen gibt es reichlich und in guter Qualität: "Textiles africains: couleurs et créativité à l'échelle d'un continent" (John Gillow; Paris 2003), "Textiles africains" (Michèle Coquet; Paris 1998), "The Art of African Textiles" (Duncan Clarke; London 1997), "The Art of African Textiles" (hrsg. von John Picton; London 1995), "African Textiles" (Christopher Spring; 1989), "African Textiles and Decorative Arts" (Roy Sieber; New York 1972). Ein Blick auf das Inhaltsverzeichnis gibt allerdings schon den ersten Hinweis auf neue Fragestellungen sowie auf Textilprodukte, die bislang noch nicht als besondere afrikanische Ausdrucksformen anerkannt und insofern auch nicht in Museumssammlungen aufgenommen wurden.

Neben den industriellen Baumwollstoffen, den sogenannten *wax prints* und *fancies*, den gewebten und handgefärbten bzw. bedruckten Stoffen, finden wir hier erstmalig ein Kapitel, das der Technik der Serigrafie gewidmet ist, einer Technik, die sich im städtischen Umfeld unabhängig von traditionell geprägten Handwerkerkassen herausgebildet und sich über nationale Grenzen

hinweg verbreitet hat. Diese Entwicklung ist sowohl in ästhetischer als auch soziologischer Hinsicht von großer Bedeutung, als hier nämlich Frauen an der materiellen Produktion und Verbreitung eines Modephänomens maßgeblich beteiligt sind und selbst wirtschaftlichen Nutzen daraus ziehen, während sie sonst oft nur als Konsumentinnen ihren Einfluss ausüben und der Kleidung ihre spezifische Bedeutung verleihen. Hinzu kommt die äußerst interessante und bemerkenswerte Betrachtung des Verhältnisses von industrieller und manueller Produktion, wobei vom kapitalistischen Westen abweichende Entwicklungen zutage treten. Während dort das Handwerk im Zuge der Industrialisierung ins Abseits gedrängt und im Wesentlichen von ihr abgelöst wurde, führt uns die Autorin Anne Grosfilley in Afrika ein Verhältnis gegenseitiger Befruchtung vor, insofern als die Industrietextilien von dem traditionellen kulturellen Erbe der Textilhändler profitieren und umgekehrt diese sich auch wieder von den technischen und ästhetischen Innovationen der Industrieproduktion inspirieren lassen und dabei ihr Repertoire erweitern. Die Produkte der beiden Branchen erweisen sich nicht so sehr als konkurrierend als vielmehr komplementär, da sie unterschiedlichen sozialen und kulturellen Situationen zugeordnet werden. Das in Bezug auf Afrika so oft angewandte Gegensatzpaar von Tradition and Modernität hat also auch hier keine Gültigkeit.

Als weitere wichtige Faktoren, die die Entwicklung und Gestaltung des afrikanischen Textilerbes entscheidend mitprägen, werden im letzten Kapitel noch die ästhetisch-kulturelle Orientierung und der sozioökonomische Einfluss der afrikanischen Haute Couture herausgestellt.

Das empirische Material beruht auf mehrjährigen Recherchen in Westafrika, wodurch sich die Autorin den sensiblen Blick für außerhalb der spektakulären, in singulären rituellen Kontexten zelebrierten Textilparaden erworben und den Zugang zur Lebendigkeit und Schaffenskraft alltäglicher Kleidungskulturen gefunden hat. Da der geografische Rahmen der Studie breit angelegt ist und die bedeutendsten Textilproduzenten umfassen soll, erstaunt allerdings das nicht begründete Fehlen Nigerias, das als eines der textilreichsten und kreativsten Länder auf dem Gebiet der handwerklichen sowie auch der industriellen Herstellung anzusehen ist.

Die Arbeit von Grosfilley geht nicht auf die altherwürdigen Textilproduktionszentren – wie z. B. in Ghana und Nigeria – mit ihren langen Traditionen und der kulturell bedeutungsvollen Ästhetik ein, sondern konzentriert sich stattdessen auf die Dynamik der heutigen Textilbranche und deren technisch-ästhetische Neuerungen. Anhand der verschiedenen Stoffgattungen aus der manuellen und industriellen Fabrikation zeigt die Autorin, wie sich Tradition und moderne Werte gegenseitig befruchten und immer neue Formen hervorbringen. Während dem traditionellen Textilhändler ja schon oft der Tod prophezeit wurde, begegnen wir hier scheinbar einer Neubelebung. In der Tat, der Wert dieses Buch besteht in der Fokussierung auf aktuelle Produktionstendenzen und der Bestandsaufnahme der

Veränderungen, die keineswegs immer nur als Verlust zu interpretieren sind, sondern auch Innovationen beinhalten und als kreative Antwort auf neue technische Angebote, wirtschaftliche Engpässe und Geschmacksveränderungen zu betrachten sind. Dabei tritt uns übrigens auch manchmal die fortgesetzte Lebendigkeit einiger Traditionen – wie im Fall der *adinkra*-Stoffe aus der Elfenbeinküste und Ghana – entgegen, wie man sie angesichts der massiven Importe aus Europa, Amerika und Asien und der weiten Sichtbarkeit westlicher Kleidungsstile nicht vermutet hätte. Und die Geschichte der *bogolan*-Stoffe aus Mali zeigt uns, wie ehemals rituell bedeutsame und damit sehr restriktiv genutzte Stoffe den Weg in die nationale Mode finden und zu einem Instrument der kulturellen Identitätsbestimmung – jenseits der Gegensätze von Animismus und Islam, Dorf und Stadt – eines gesamten Landes werden können. Interessant sind die Untersuchungsergebnisse hinsichtlich der Erfolge bzw. des Scheiterns industrieller Nachahmungen handwerklicher Vorlagen, die sich auf den mehr oder weniger gelungenen Grad der selbständigen Umsetzung der Originalmuster zurückführen lassen. Industrielle Webstoffe, die eine reine Kopie der traditionellen Textilien darstellten, hatten keine Chance auf dem Markt und schädeten gleichzeitig dem ursprünglichen Produkt, da dessen eigenständiger Wert dabei verloren ging, zumindest vorübergehend.

Neben dem exzellenten Fotomaterial, das das traditionelle und neue Textildesign gegenüberstellt und den Blick für die besondere Ästhetik der gegenwärtigen Produktion öffnet, erfährt das Buch seine Bereicherung durch die zahlreichen Interviews mit den unterschiedlichsten Akteuren der Textilbranche: Manager der Textilindustrie und der großen Handelsketten, Designer, traditionelle Handwerker und Modemacher. Allerdings vermisst man hier doch sehr die Stimmen der Frauen als Produzentinnen in der Weberei und Färberei sowie als Konsumentinnen, wobei insbesondere die Letzteren von wesentlicher Bedeutung bei der Untersuchung des Themas gewesen wären, da insbesondere sie ja die Textilien durch den konkreten Gebrauch zu ihrer Bestimmung führen und den gesellschaftlichen Wert vorführen.

Wenn die Stoffe nicht mehr nur nach ihrem ästhetischen Wert und ihrer kulturellen Symbolik beurteilt werden sollen und sollten, so muss grundsätzlich auch die gesellschaftliche Bedeutung von Kleidung, d. h. ihre Funktion als relevantes Kommunikations- und Ausdrucksmittel, mit in die Untersuchung aufgenommen und je nach spezifischen regionalen Varianten in ihre politische und sozioökonomische Bedingtheit eingebunden werden. So wichtig eine länderübergreifende Darstellung der Produktions- und Distributionsentwicklungen auch ist, so unverzichtbar ist eben auch die Darstellung der lokalen Bedingungen, die die jeweiligen Kleidungsnormen und -stile hervorbringen und die Erklärungen für Ungleichzeitigkeiten und Unterschiede im Kleidungsverhalten und bei Modetrends liefern.

Darüber hinaus bleiben weitere Fragen offen. Einerseits betont Grosfilley die anhaltende Dynamik der afrikanischen Textilproduktion im Hinblick auf die formal-

ästhetischen Erneuerungen und modernen Anpassungen an das städtische soziale und ökonomische Umfeld. Dadurch betont sie die die Souveränität afrikanischer Werte und liefert gleichzeitig Beweise für moderne, aktive Wirtschaftskräfte, um den allgegenwärtigen pessimistischen Prognosen in Bezug auf Afrikas Zukunft positive Tendenzen entgegenzusetzen. Andererseits geht die Autorin aber nicht ernsthaft auf das Problem des ausländischen Kapitals und der fremden Entscheidungsmacht ein, die in der afrikanischen Textilindustrie sowohl auf der Ebene der nationalen Produktion als auch bei der Distribution der Importe fast neokoloniale Züge trägt. Hier von symbolischem Krieg und Komplementarität zu sprechen (32), die der wirtschaftlichen Autonomie der Afrikaner keinen Abbruch tut, scheint mir ein höchst gefährlicher Standpunkt zu sein, der allerdings unterschwellig in vielen Arbeiten zu diesem Thema mitschwingt. Abgesehen von Leslie Rabine (The Global Circulation of African Fashion. New York 2002) hat sich noch kein Autor intensiv und kritisch mit diesem konkreten Kapitel der afrikanischen Wirtschafts- und Kulturgeschichte beschäftigt.

Demgegenüber lassen sich m. E. die heutigen Druckmuster der in Afrika produzierten *fancy*-Stoffe nicht als pure Imitation der *wax prints* lesen, die in Holland und England hergestellt werden und eigens für den Export nach Afrika bestimmt sind. Es handelt sich dabei vielmehr um distinkte ästhetische und soziale Produktionen, deren Unterschiede nachweisbar in der Farbwahl, der Ikonografie und z. T. auch der sozialen Verwendung der beiden Stoffarten liegen. Rabine (2002) sieht in dem langen, komplexen Prozess der Imitation eine Form der kulturellen Aneignung, die autonome ästhetische Innovationen hervorgebracht hat. Diese differenzierte und produktive Betrachtungsweise kommt in diesem Buch eindeutig zu kurz, auch wenn Grosfilley das Verdienst zukommt, die Leistung der grafischen Neubearbeitung ethnisch konnotierter Web- und Drucktechniken sowie Muster durch die Textilindustrie herausgestellt zu haben, ohne allerdings ihre vorige Interpretation zu revidieren oder neu zu formulieren.

In dem Bemühen, den Aufschwung der afrikanischen Haute Couture zu verdeutlichen und nachvollziehbar zu machen, vertritt die Autorin die These, die Designer agierten aus der moralischen Verantwortung für die Fortführung afrikanischer Textiltraditionen heraus. Diese müssten in den Kleidungsgehnheiten ihrer Landsleute verankert werden als Mittel, um ihr Kultur- und Identitätsbewusstsein als Afrikaner zu stärken. Dieses Argument, das Kleidung und Mode im afrikanischen Kontext weiterhin als aktiven Symbolträger einer zur Schau zu stellenden afrikanischen Identität betrachtet, hat aber längst seine Gültigkeit verloren. Es unterschätzt die sozialen und kulturellen Emanzipationsbewegungen, die als Reaktion auf die postkolonialen Erneuerungsbewegungen sogenannter traditioneller Werte folgten und vollends die formal bestimmte modische Zeichensprache durchsetzten.

Trotz dieser kritischen Anmerkungen muss „L’Afrique des textiles“ als eine willkommene Neuerschei-

nung begrüßt werden, da sie den Blick auf Textilien als Teil der Alltagskultur lenkt und zeitgenössische Veränderungen in ihrer Kreativität zu würdigen weiß.

Ilsemargret Luttmann

Grupe, Gisela, Kerrin Christiansen, Inge Schröder und Ursula Wittwer-Backofen: Anthropologie. Ein einführendes Lehrbuch. Berlin: Springer-Verlag, 2005. 490 pp. ISBN 3-540-21159-4. Preis: € 39,95

Seit dem Jahr 1996 erscheint im deutschsprachigen Raum zum ersten Mal ein kompaktes, umfassendes Lehrbuch der Anthropologie. Knußmanns Monographie war trotz der zweiten, überarbeiteten Auflage vor neun Jahren nicht gänzlich auf dem neusten Stand und muss heute als veraltet angesehen werden. Was in einer von einem einzigen Autor zusammengestellten Einführung nicht gelungen ist, nämlich die Anthropologie in ihrer gesamten Bandbreite auf aktuellem Niveau darzustellen, soll nun ein Mehrautorinnenband bewerkstelligen.

Die Intuition, eine so vielschichtige Disziplin wie die Anthropologie nur unter Beteiligung mehrerer Fachkollegen aufarbeiten zu können, ist sicherlich verständlich und hat eine Berechtigung. Das positive Ergebnis, das sich im vorliegenden Buch niederschlägt, ist der weitgefaste Gegenstand des Faches, der einen wichtigen Bestandteil der Wissensvermittlung darstellt. Dennoch kann nicht verschwiegen werden, dass die Umsetzung eines Mehrautorinnenwerkes in diesem Falle offensichtlich auch eine gravierende Schwäche im Hinblick auf die Nutzung als Lehrwerk zur Folge hat. Die einzelnen Kapitel, die jeweils von einer Autorin bearbeitet wurden, bieten keine einheitliche Gestaltungsform und auch keine einheitliche, systematische Präsentation der Inhalte. Inhaltlich zeigt sich, dass gerade vor dem Hintergrund der nicht vorhandenen Systematik eventuell ein Buch mehrerer Herausgeber unter der Mitwirkung zahlreicher Spezialisten der Aktualität des Lehrstoffes besser gedient hätte; vorausgesetzt, der herausgeberische Elan hätte dann zu einer optimierten didaktischen Präsentation geführt.

Die unzureichende Rezeption der Primärliteratur zeigt sich zum Beispiel besonders deutlich bei der kontrastierenden Darstellung des „Recent-African-Origin“-Modells und der multiregionalen Theorie. Die Gleichsetzung des Multiregionalismus mit Coons polyzentrischen Vorstellungen dürfte zu Recht den heftigen Widerspruch dessen Vertreter hervorrufen, die zudem zahlreicher sind, als das neue Lehrwerk suggerieren will.

Auch die Gewichtung einzelner Fächer ist durchaus überraschend. So stehen für die Darstellung der Verhaltensbiologie nur wenige Seiten zur Verfügung, ähnlich viele, wie für die Forensische Anthropologie, deren Abhandlung methodologisch durchaus in der Nähe der Prähistorischen Anthropologie hätte erfolgen können. Dieser Umstand verweist jedoch auf ein grundlegendes Problem des vorliegenden Bandes: Die Autorinnen verzichten weitgehend darauf, die Prinzipien und Methoden ihrer Wissenschaft darzustellen. Dies zeigt sich zum Beispiel im Kapitel zur Prähistorischen Anthropologie,